

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers / Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged / Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing / Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps / Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material / Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available / Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments / Commentaires supplémentaires: | | Continuous pagination. |

LE BOURRU,

JOURNAL A L'USAGE DES GENS DE BELLE HUMEUR.

LA POCHETTADE,

CHANT SECOND.

SOMMAIRE.

Considération sur la liberté.—Louis Michel, suivi de ses généraux et précédé de Robespierre, descend sur le rivage de la lune.—Le peuple lunatique vient à leur rencontre, un fanal rouge en tête, accompagné d'une bande de musiciens, avec des tiges de citrouilles, des sifflets d'aule et des peignes recouverts d'écorce de bouleau; ils exécutent la chanson de Malborough.—On se rend au temple.—Apparition.—Prédications.

Il est dans le langage un mot fort incompris,
Dont l'homme abuse, hélas! sans crainte, sans soucis.
C'est le mot liberté que chacun rend complice,
De ses travers d'esprit, de son amour du vice!
Pour un vrai démocrate et pour un libertin,
(Tous ces admirateurs du grand saint Capucin!)
Liberté signifie une aveugle licence,
Qui se moque de tout, de Dieu, de l'innocence,
Du prêtre et de l'autel et des mœurs et des lois;
Qui voudrait tout confondre et détruire à la fois!
Comme font les fous qui promènent la flamme
Au sein de nos cités, dans un projet infâme,
Tandis que l'incendie aux sinistres reflets,
Promène ses horreurs de palais en palais;
Tandis que les débris de splendides fortunes
Accumulent en monceaux mille et mille infortunes,
Ces êtres nés du mal, engendrés dans la fange,
Profitant du tumulte et serrés en phalange,
Enlèvent les trésors arrachés au fléau,
Eux seuls n'ont jamais vu de spectacle si beau!
Ainsi les êtres vils, sans cœur et sans entrailles,
Qui rendent frénétique un essaim de canailles,
Sous le prétexte faux d'aimer la liberté;
Qui soufflent l'ouragan contre l'autorité,
Prétendant tout refaire au sein de leur patrie
Afin de rendre heureux le vulgaire qui crie;
Ces êtres sont rians en pensant aux malheurs
Que causeront, sous eux, ces flots de malfaiteurs:
Ils n'ont qu'un seul espoir en l'aveugle fortune
Qui pourrait remplacer la misère importune,
Si jamais la Discorde emportait, dans son vol,
Tous les liens divers qui retiennent au sol
Les divers éléments d'une belle harmonie.
Et quand leur beau pays serait à l'agonie,
Peut-être pourraient-ils s'emparer des hommes,
Des titres, du pouvoir de toutes les grandeurs!

Alors pour faire aimer la liberté si belle,
La terreur reviendrait avec sa kyrielle
De Danton, de Théots, de Louis et de Marats,
D'accusateurs publics et d'autres scélérats!
La liberté, pour eux, c'est l'horrible vengeance,
Faisant d'une lanterne une utile potence!
C'est le droit très sacré de conduire au gibet
Un roi dont le bonheur fut de rendre un bienfait!
Et quand l'autorité veut punir leur audace,
Ils se disent martyrs, priant la populace
De venger leur mémoire en frappant les tyrans,
Les vampires affreux qui causent leurs tourments!

Voilà la liberté qu'on invoque à toute heure,
Pour laquelle on rugit, ou vocifère, ou pleure!

Qui peindrait le bonheur de ces braves héros,
Quand ils eurent touché les verdoyants côteaux
Que baigne mollement l'océan lunatique!
Sur ce sol enchanteur, la gent démocratique
Fait régner à jamais l'illustre liberté.
Tout démocrate y sait marcher avec fierté;
C'est un peuple de rois, libres de toute entrave
Il n'est point de sujet, il n'est aucun esclave,
L'empire de la force a seul un plein pouvoir;
Car il n'est point de loi qui prescrive un devoir!
Heureusement la mort n'a point franchi l'espace,
Et n'y viendra jamais poser son doigt de glace.
Ainsi la liberté qu'invoquent ces guerriers,
N'a rien de redoutable en ces lieux printaniers,
Si le grand Robespierre a vu le diadème
Choisir son noble chef, embellir son front blême,
C'est pour récompenser sa sublime vigueur
A doter son pays de l'affreuse Terreur!
C'est un titre gratis qui n'a de conséquence,
Que de lui transférer un semblant de puissance.

(A continuer.)

—Un paysan normand, malin comme ils le sont tous, avait confié en garde à un de ses voisins, une terrine de lait: il vint la redemander; mais le lait avait disparu. Grande querelle, grand tapage, il y eut un procès. La cause ayant été plaidée devant le juge du lieu, le voisin fut condamné à payer le lait, quoiqu'il soutint que c'étaient, les mouches qui l'avaient mangé. Il fallait les tuer, lui dit le juge.—Quoi! répond le paysan, il est donc permis de tuer des mouches?—Oui répond le juge, partout où vous les trouverez, je vous le permet. Au même instant le paysan voyant une mouche sur la joue du juge, s'approcha de lui et lui donna un bon soufflet, en disant: Je gage que cette coquine de mouche est une de celles qui ont mangé le lait.

LITTÉRATURE.

PHIL PURCEL, LE PORCHER.

C'était un singulier caractère que celui de Phil Purcel : quoique sa duplicité fût bien connue, il jouissait d'une grande popularité. Il est vrai que ce n'est pas le premier fourbe qui ait été populaire. Cette faveur était due simplement à ce qu'il ne riait jamais. Tricher sans rife est un phénomène en Irlande. Il le faisait d'un air si innocent, que le plus sagace observateur était mis en défaut. Le seul moyen de savoir à quoi vous en tenir sur son compte ; c'était d'avoir affaire à lui : si, après cela, vous n'étiez pas éclairé, c'était votre faute et non la sienne. Sans être gai lui-même, il savait égayer les autres ; car, s'il ne souriait jamais de ses propres gains, il trouvait moyen de vous faire rire de vos pertes.

A l'époque où florissait Phil Purcel, il existait en Irlande une ancienne race de cochons qui est maintenant presque éteinte, et qu'on ne trouve plus que dans certaines parries reculées du pays, où ils sont encore utiles dans la saison des chasses, surtout lorsque les chiens sont rares. C'était de grands animaux dégingandés, avec des jambes d'une longueur inusitée, sans chair, les oreilles courtes, comme si on les leur eut coupées pour crime de sédition, et de longues figures pleines d'intelligence. Ils étaient d'une agilité telle que peu de lévriers sautaient mieux un fossé ou franchissaient plus vite une plaine. Leur dos formait un arc qui pouvait se contracter ou s'étendre à un degré inconcevable. En troupeaux, ils faisaient, comme la malle, leurs six milles irlandais à l'heure.

Les cochons n'avaient pas seulement l'air intelligent : leur physionomie n'était nullement trompeuse ; ils connaissaient toutes les finesses de la langue irlandaise. Un bon nombre d'entre eux savaient aussi l'anglais. On dit même que ceux d'un couvent dont les moines ne parlaient que latin, avaient appris passablement cette langue, et qu'il fallait la leur parler pour les décider à quitter un carré de choux ou un champ de pommes de terre. Cependant, ils avaient une antipathie profonde pour l'anglais. Était-ce par esprit national, ou parce que l'anglais n'est pas assez guttural ? je ne le saurais dire : quoi qu'il en soit, l'irlandais était leur fort, et, sur ce point, il n'était par ni antiquaire assez savant pour leur en remonter.

Il est vrai que leur éducation n'était pas négligée. Jamais il n'y eut plus beau modèle d'une amitié véritable, fondée sur un sentiment d'égalité, d'intérêt mutuel et de bienveillance, que l'irlandais et son cochon. L'Arabe et son cheval sont passés en proverbe ; mais si nos voisins d'Angleterre avaient aussi bien connu l'irlande que l'Arabie, ils n'auraient pas eu besoin d'aller chercher leurs exemples si loin ; et peut-être qu'en tenant compte de tout ce que la tente de l'Arabe offre de confortable par compa-

raison avec la misère et la saleté de nos cahanes, ils auraient vu dans l'amitié irlandaise un désintéressement, un héroïsme, qui les aurait frappés, d'une plus grande admiration.

Les cochons d'aujourd'hui sont bien dégénérés ; ils ressemblent plus à des aldar-men qu'aux cochons irlandais de l'ancien régime. Ils sont devenus grossiers, fier, paresseux, charnels, tout à fait terrestres. John Bull nous assure que nous devons nous féliciter de les lui envoyer au lieu de les manger. C'est sans contredit une grande complaisance de sa part de vouloir bien nous éviter cette peine ; mais nous ne sommes pas persuadés qu'une mesure qui obligerait les Irlandais à manger de la viande, rencontrerait de leur part une résistance bien prononcée ; et un jour viendra peut-être où ils refuseront de consommer leurs propres vivres par procuration.

L'éducation d'un cochon irlandais, au temps jadis, était une importante affaire. La famille et lui dormaient dans le même lit, le cochon sur le devant, en général, pour plus de commodité ; ils mangeaient à la table, le cochon près du panier aux pommes de terre ; et c'était seulement dans cette dernière circonstance que parfois, cédant à un vil intérêt, il oubliait sa dignité de membre du cercle domestique jusqu'à se quereller avec les enfants qui lui reprochaient non sans raison de prendre un plat plus que sa part. Mais alors même il était toujours traité avec indulgence ; toujours il avait un ami dans son maître, de qui, au moindre grognement, il était sûr d'obtenir justice. "Barney, tiens-toi donc. Laisse-là le *potstick* 1, et ne bats pas le cochon, la créature."

C'est sous le nom affectueux qu'on désignait toujours le cochon "Barney, va prévenir la créature avant que son dîner refroidisse. — Barney, va faire sortir la créature du champ de pommes de terre de Larry Neil ; mais ne cours pas trop vite, Barney ; mon blondin, il n'est pas nécessaire de l'essouffler. Quel grand mal y aurait-il, quand la créature goûterait un peu des pommes de terre nouvelles ?"

Bref, quelles que fussent les habitudes de la famille, elle étaient celles du cochon. Il avait l'habitude de sortir le matin de bonne heure pour faire de l'exercice, et l'exactitude avec laquelle il revenait à l'heure du déjeuner prouvait suffisamment que c'était de sa part une œuvre de surrégulation que de gagner de l'appétit. S'il arrivait trop tôt, il stationnait à la porte, qu'on avait soin de tenir fermée jusqu'à ce que le repas fût prêt ; et, en attendant le régal qu'on lui apprêtait, il donnait à ses hôtes celui d'une aubade de sa façon : ce qui ne l'empêchait pas d'user de toutes les ressources de son esprit pour tâcher d'entrer. Dressé sur ses jambes de derrière, il tirait à coup redoublés, comme

1. Gros bâton qui sert à rentrer les pommes de terre.

un cordon de sonnette, les haillons et le chapeau qui étaient accrochés aux fenêtres ; à force de creuser la terre sous la porte avec son groin, et d'ontamer la porte elle-même avec ses défenses, il était parvenu à se faire un trou par lequel il faisait au besoin des apparitions, lorsque sa présence était le moins attendue et le moins agréable. Mais indépendamment de la porte et de la fenêtre, il avait encore une autre voie, celle de la cheminée. Beaucoup de chaumières irlandaises profitent des dispositions du terrain pour économiser un pan de mur en s'adossant à la terre. Grâce aux facilités que lui offrait ce genre de construction, notre cochon montait sur le toit, et, passant dessus avec précaution, il atteignait la cheminée, dans laquelle il descendait à reculons, en bravant feu, balais et pincettes. Nous devons déclarer, toutefois, que cette manière d'entrer à laquelle il ne recourait qu'à défaut d'autre, était ordinairement accueillie par la famille avec une bonne humeur qui n'échappait point à la sagacité du cochon. Afin de l'empêcher de se brûler, comme il le méritait par son audace, on le recevait soit dans un panier, soit dans une couverture, soit dans un grand chaudron, et de là il vous regardait les assistants d'un air de satisfactions tout à fait comique.

Un autre trait du caractère de ces animaux, c'est leur parfait dédain de tous les efforts qu'on fait pour les engraisser. Il est un certain degré de char auquel ils se tiennent sans avancer ni reculer. Gorgez-les, affamez-les, il n'en sera ni plus ni moins.

Phil Purcel avait, depuis l'enfance, une prédilection pour les cochons ; et, naturellement observateur, il avait acquis une connaissance approfondie de leurs instincts et de leurs habitudes. Il n'avait pas quinze ans qu'il vous faisait avertir de tout lui le plus vicieux et le plus entêté, cochons aussi tranquilleusement que si c'eût été un agneau : comment il s'y prenait pour cela, personne n'en savait rien. Aux foires, c'était parmi les cochons qu'il passait la plus grande partie de son temps, à les manier, à les examiner, à faire mine de les acheter, quoiqu'il eût rarement une demi-couronne en poche. Enfin, à force de mettre de côté tous les gros sous qu'il pouvait attraper, il amassa le prix d'un cochon, qu'il acheta et éleva d'une manière qui fit grand honneur à sa sagacité. Quand il l'eut amené au *neo plus ultra* de l'embonpoint, il le vendit, et en acheta deux autres, qu'il engrassa de même. Ceux-ci vendus, il fit de nouveaux achats, et continua si bien de la sorte qu'au bout de quelques années il fut très-connu dans la partie.

Ses voyages aux principaux ports de mer du voisinage, comme marchand de cochons, lui étaient toujours particulièrement avantageux. En Irlande, les cochons ne sont pas enfermés comme en Angleterre. On les laisse en liberté dans les pâturages, dans les communaux et le long des routes, où ils complètent comme ils peuvent la maigre

pitance qu'on leur alloue au logis. Nous n'attaquons pas l'honnêteté de Phil; mais nous nous contentons de dire qu'au terme de son voyage le nombre de cochons avec lequel il s'était mis en chemin se trouvait le plus souvent accru de trois ou quatre, et parfois d'une demi-douzaine. Les cochons se ressemblent en général, et ce n'était certainement pas la faute de Phil si quelque vagabond jugeait convenable de se joindre à son troupeau afin de voir le monde.

(A Continuer.)

AVIS

Nous prions nos abonnés de la campagne et de la ville de nous faire parvenir immédiatement les sommes qu'ils nous doivent. Un Collecteur passera chez les abonnés de Québec.

LE TEMPS.

Chaque homme est occupé par une pensée différente; les uns rêvent la gloire, d'autres les richesses, quelques uns la liberté tel qu'elle doit être entendue, un grand nombre la liberté pour eux seulement et cependant, tous n'ont qu'un but, le bonheur, tous n'ont qu'une destinée, la tombe.

Quoique chacun soit occupé différemment aux autres, tous cependant s'intéressent aux événements étrangers. Mais ce qui, en ce moment, occupe de plus les esprits, c'est le fléau dévastateur, c'est la guerre.

Mais pour nous, ce sont les affaires de notre pays qui nous intéressent d'abord.

Pendant que des milliers de braves souffrent et meurent pour leur patrie, nous dormons paisibles, et nous regrettons de ne pas être plus heureux, tandis que nous devrions n'avoir d'autres pensées qu'une prière d'action de grâces, de reconnaissance, pour la providence qui veille avec tant de soin, sur notre cher Canada; mais ni le malheur qui en ce moment pèse sur les peuples étrangers, ni les malheurs qui accablèrent autrefois le Canada, rentré sous un jong étranger, ne peuvent nous ouvrir les yeux, et nous faire comprendre toute l'étendue des bienfaits de la divine providence à notre égard.

Autrefois, les Canadiens assujettis aux lois martiales, tournaient leurs regards vers celui qui protège le faible, contre le fort vers cette providence qui veille sur les petits comme sur les grands, et trouvaient dans la parole du Seigneur une source de consolation à tous leurs maux, et l'on voit de ces hommes pervers, méprisant Dieu et ses ministres, se regorger de blasphème d'impiété et de scélératesse, des hommes qui croient que la religion doit être reléguée dans la sacristie afin de commettre le mal avec autant de facilité qu'ils voudraient faire une bonne action, s'ils en étaient susceptibles.

Mais ce temps n'est plus, on le courage et la piété du soldat Canadien, faisaient le bonheur et la gloire d'un peuple fier et généreux. Ce temps de la piété et des beaux dévouements, a fait place à celui du socialisme et de l'égoïsme.

Les hommes vraiment généreux, véritablement indépendants sont rares, parce que dès qu'ils paraissent, ils sont tués, maltraités et relégués dans les coins les plus obscurs; et ceux-là seuls qui sont capables de rendre de bons services, sont remplacés par des êtres dont toute la science consiste en une ignorance dégoûtante.

Telle est notre position, espérons toutefois en des temps meilleurs. Pour nous, ne doutons pas que celui qui a su nous préserver si heureusement de tous les grands maux qui affligent les autres pays, ne nous délivre un jour de ces insensés qui ne savent autre chose que semer la discorde au milieu de leurs frères.

UNE CARICATURE !!

L'Observateur de la semaine dernière est furibond, on dirait que toute la clique du défunt National, s'est ruée sur le citoyen pour lui exciter le cerveau davantage. Il en crevera, nous croyons.

Le pauvre cher homme nous a flanqué une chanson qui n'est pas de paille, et nous avons eu peur, ce qui s'appelle. Et les caricatures donc, jusqu'à Louis-Michel qui s'est représenté lui-même.

On le voit mis à la porte des M. L...g...s, qui ne veut pas lui dire qui a rédigé *Fantasia II*. En avait-il une mine, le cher petit. Ce doit être un Monsieur bien insolent que M. L...g...s, il n'y va pas de main morte, non, sans compter qu'il ne regardait pas si c'était bien la partie la plus sensible, la moins endommagée en un mot la meilleure partie de l'individualité du grand citoyen, il est vrai que par un bout ou par l'autre, il n'y a guère moyen d'y toucher au citoyen.

Mais ce n'est pas spirituel de se représenter ainsi soit même, Michel n'a que le mérite d'avoir parfaitement bien réussi.

C'est ainsi que se fit chasser du comté de Charlevoix, le comtère parain de l'Observateur.

Quelque bon jour nous verrons Michel, en caricature toujours sur son *Observateur*, poursuivi à coup de fouet, comme tous les manants de son espèce, par certaines personnes qu'il n'a pas coutume de trop chérir.

C'est un véritable article que Louis-Michel, peintre d'histoire. C'est un homme universel quoi? avec le talent des autres, il trouve toujours moyen de confectionner quelques balourdises. Courage Michel, persévère, nous aussi nous faisons tous en notre possible pour te faire briller, *grand soleil des tundièques*; c'est pour cela que nous chantons tes exploits merveilleux, et

si tu n'a pas en mourant, les honneurs d'un monument, au moins y aura-t-il, certains écrivains qui conserveront ta mémoire à la postérité.

SOIREE DRAMATIQUE.

Nous apprenons que jeudi prochain une compagnie d'amateurs canadiens donnera une soirée dramatique à la salle musicale. N'ayant pas l'honneur de connaître aucun de ceux qui y devront figurer, il nous est impossible de juger de leur mérite par anticipation; mais la capacité de M. Savard, leur directeur, nous est une garantie suffisante que ces jeunes amateurs seront tous à la hauteur de leurs rôles respectifs et s'en acquitteront à la satisfaction de leur auditoire que nous leur souhaitons nombreux.

Nous commençons aujourd'hui un feuilleton qui ne peut manquer d'intéresser nos lecteurs au plus haut degré. Phil Purcel, le héros de ce roman est un vrai type irlandais, un de ces farceurs (et l'on sait que les irlandais quand ils se mêlent d'être farceurs, ne le sont pas à demi) qui tout en feignant d'être stupides, sont de fins matous. L'auteur fait un tableau fidèle de mœurs irlandaises et de leurs grandes sympathies pour leurs oppresseurs, les anglais. Le feu s'élève nous prend en lisant les transactions de ce pauvre Purcel qui sait vendre plus de 20 fois la même marchandise. On y verra quel cas on fait en Irlande de la race porcine, et comment le commerce des cochons peut quelquefois rapporter de grands profits.

NOUVELLES DE LA GUERRE.

Le vapeur *Hungarian*, de la ligne Canadienne, parti de Liverpool le 29 juin, est arrivé ici à minuit dans la nuit de vendredi à samedi derniers, après une traversée de 9 jours et 14 heures. C'est le plus court passage qui ait été fait de Liverpool à Québec. La plus courte traversée avant celle-ci l'avait été par l'*Indian*, en 9 jours et 20 heures.

Les nouvelles que nous recevons par ce vapeur sont des plus intéressantes en ce qu'elles confirment la bataille du 24 juin, à laquelle on a donné le nom de bataille de Solperino. Néanmoins les détails manquent encore.

Les dépêches télégraphiques suivantes transmises par l'Empereur Napoléon à l'Impératrice à Paris contiennent tout ce qui est connu relativement à cette grande bataille qui a été livrée le 24 juin et qui a duré 12 heures.

CAVRIANA, 25 juin.—"Il est impossible d'obtenir des détails au sujet de la bataille d'hier. L'ennemi s'est retiré la nuit dernière. J'ai passé la nuit dans la chambre occupée le matin par l'Empereur d'Autriche.

“ Le général Niel a été fait maréchal de France.”

CARRIANA, 26 juin.—“ Le Autrichiens qui avait traversé le Mincio avec le dessein de nous attaquer avec toutes leurs forces ont été forcés d'abandonner leurs positions et se sont retirés sur la rive droite du Mincio. Ils ont détruit le port de Goito.

“ La perte de l'ennemi est très considérable ; la nôtre l'est beaucoup moins. Nous avons pris 30 canons et 3 drapeaux et nous avons fait plus de 7,000 prisonniers.

“ Le général Niel et son corps d'armée se sont couverts de gloire ainsi que toute l'armée.

“ L'armée sarde a infligé de grandes pertes à l'ennemi après avoir combattu avec ardeur contre des forces supérieures.”

Si l'on en croit la *Presse*, de Paris, un message privé transmis de Berne au sujet de la bataille, évaluerait la perte des Autrichiens au chiffre énorme de 45,000 hors de combat et 15,000 fait prisonniers, et de plus 16 drapeaux, et 75 pièces de canon tombés entre les mains de l'armée des alliés.

Aucun compte-rendu circonstancié de cette brillante bataille n'était encore parvenu à Paris, mais d'après les diverses dépêches télégraphiques qui sont transportées on est porté à croire que l'armée française a tant souffert que deux jours après la bataille elle était encore incapable de reprendre l'offensive.

Selon de vagues rumeurs la perte des Français en tués et en blessés s'élève à 10 ou 12,000.

CORRESPONDANCES.

MM. les Collaborateurs,

J'ai vu, par hasard, en jetant les yeux sur l'*Observateur* de la semaine dernière, que les rédacteurs de cette vilaine guenille comparent la messe chantée à la demande de la société dite “ Société Saint-Jean-Baptiste ” à la sonnerie des cloches de l'église anglicane le jour de la fête de la reine, et font au clergé canadien le même reproche de manquer de patriotisme que les journaux de Québec ont fait aux autorités de l'église anglicane ! Vraiment, il est beau de se porter accusateur de ses concitoyens, et surtout quand, pour le faire, on est obligé d'avoir recours à des comparaisons qui clochent d'une manière si visible ! Ah ! quand on nourrit au fond de son âme une haine aussi invétérée que celle qu'entretenaient Louis-Michel, les ex-rédacteurs du *National* et toute la clique enragée, contre le clergé canadien, de quelles bassesses n'est-on pas capable pour assouvir cette haine ! Je ne ferai qu'une question aux êtres méprisables qui barbouillent un lambeau, seul reste d'une feuille qui portait un beau nom comme une prostituée qui se pare de beaux habits : — Puisque vous êtes fâchés de ce que la Société Saint-Jean-Baptiste

ait été obligé de payer la grand'messe qu'elle a fait chanter, serait-ce parce que vous auriez préféré conserver cet argent pour conduire un plus grand nombre de personnes à votre Concert-promenade ?

FURET.

MM. les Collaborateurs,

Je jouis depuis longtemps des plaisirs de la vie champêtre, plaisirs purs qui délassent l'esprit et donnent à l'âme une vie, toujours sérieuse et difficile au commencement d'une carrière.

La campagne présente en ce moment le plus beau coup d'œil qu'il soit possible d'imaginer ! Quel magnifique panorama ! Quelle étendue de verdure, parsemée de fleurs, parmi lesquelles brillent au premier rang l'immortelle et la marguerite, ces modestes bijoux des champs. D'un côté se déploie à ma vue le majestueux fleuve Saint-Laurent, ayant à l'endroit où je suis, une lieue de largeur et un courant de cinq lieues à l'heure et de l'autre côté, la chaîne des Laurentides offre à nos yeux étonnés un spectacle des plus pittoresques.

Et au milieu de toutes ces beautés de la nature, mon âme s'enivre de douces pensées et j'adore dans mon cœur la Main tout-puissante qui les a créées. La douce jouissance et le bien être moral que je ressens à cette vue m'inspire l'amour de mes semblables.

Or je suis absolument sous cette influence heureuse et favorable !!! Je voudrais que tout le monde partageât mon bonheur. Si M. le Citoyen Michel voulait entendre un bon conseil, je lui dirais d'aller passer quelque temps à la campagne, dans les environs de sa Baronnie de Beauport, par exemple, et là, affublé de la camisole, consacrée aux fous furieux, il jouirait paisiblement de la paisible vie des gens paisibles.

Très à la hâte.

ABONNÉ

Le correspondant du *Morning Chronicle* de Londres à Alexandrie adressait, il y a quelques jours, à ce journal un très piquant et très-pittoresque récit d'une rencontre qu'il a faite de trois zouaves arrivés d'Afrique. Nous extrayons de cette correspondance le passage suivant :

Mon retour à Alexandrie a été rendu agréable par l'entrée, je dirai presque de force, dans la voiture qui me transportait, de trois zouaves établis à trois lieues d'Alexandrie, et qui avaient obtenu la permission de visiter cette ville ; ils étaient fatigués. Après avoir demandé s'ils pouvaient prendre place dans la voiture, sans attendre même la réponse, ils sont montés. Un d'eux s'étant installé auprès du cocher, lui a pris les guides malgré ses protestations, et le cheval a bientôt senti la différence de la main qui le conduisait. Quelques coups de fouet bien appliqués l'ont fait trotter.

“ C'était quelque chose de curieux que

la conversation de ces trois zouaves arrivés ici d'Afrique, où ils ont passé quatre ans ; ils regardent les vertes plaines du Piémont comme un paradis, et ils parlent d'une campagne dans de telles circonstances et dans un tel pays comme une partie de plaisir. Le plus communicatif des trois était un jeune homme qui avait si souvent émis le vœu de se battre avec les Autrichiens, que je commençais à le croire plus fort en paroles qu'en actions ; mais je vis qu'il avait une balafre à la tête. — “ Où avez vous attrapé cette blessure ? lui dis-je. — En Crimée, et celle-ci également (il me montrait une autre balafre à la nuque). Relevant sa manche, il ajouta : Celle-ci en Afrique. — Vous avez fait, lui dis-je, un rude service ? — Ce n'est rien, reprit-il, voilà ce que j'ai gagné. Il tira de sa poche le ruban rouge et la croix d'honneur. Il avait mis sa croix dans sa poche pour ménager le ruban qui était déjà un peu avarié. Il se proposait de ne mettre sa croix qu'en arrivant en ville. Il me dit que tout ce qu'il désirait, c'était de se trouver en face des Autrichiens, et que, si cette occasion se présentait j'entendrais parler de son régiment. “ Nous sommes tous comme ça, dit-il, les ennemis voilà notre affaire ! ”

“ Les zouaves, à notre arrivée en ville, me dirent adieu. Je les vis se diriger vers le café le plus voisin, et j'entendis leur voix appeler le garçon ; je leur avais demandé la permission de leur offrir quelque monnaie pour se régaler de deux bouteilles de vin ; ils m'avaient remercié parce qu'ils avaient tous un peu d'argent. Je priai le jeune zouave avec qui j'avais causé de venir me voir à mon hôtel, dans une heure, ayant quelque chose à lui dire. Je m'étais rendu sur-le-champ dans une boutique où j'avais acheté une pièce du ruban rouge pour la croix d'honneur. Le zouave arriva exactement. Je vis ses yeux se mouiller, et me tendant la main : — “ Touchez là, sapristi ! me dit-il, j'accepte votre cadeau, et si jamais vous avez besoin de moi, parlez. Voilà tout ce que j'ai à vous dire ; merci, merci, monsieur. ” Et, après avoir attaché sa croix avec un morceau de ruban, il sortit ou plutôt il s'éclipsa. Avec de pareils hommes on peut tout faire.

— Un officier gascon ayant fait ses adieux à sa maîtresse, l'alla voir le lendemain. “ Quoi, monsieur, c'est vous ! Je vous croyais parti pour l'armée ! — Que voulez-vous ? La gloire avait bridé mon cheval ; l'amour l'a débridé. ”

CONDITIONS.—Toutes lettres et correspondances, devront être adressées, franco.

On s'abonne en s'adressant à G. R. GRENIER, propriétaire, poste restante, Québec, boîte No. 266. Prix de l'abonnement \$1 par année ou 50 cents pour six mois.

G. R. GRENIER, PROPRIÉTAIRE ET IMPRIMEUR.